

Alvaro PIMENTA

Date de l'entretien : 16 avril 2009

Lieu de l'entretien : Léoignan, 33850

Enquêteur : Raymond ARNAUD et Aurélie VIADER

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

RAYMOND ARNAUD - Aujourd'hui le... 16 avril, nous sommes à Léoignan... avec monsieur Alvaro Pimenta, qui va être interviewé par... Aurélie Viadé... Viader et Raymond Arnaud.

Donc, je donne tout de suite la parole à monsieur Alvaro Pimenta, qui va se présenter en indiquant sa date de naissance et son lieu de naissance.

ALVARO PIMENTA - Bonjour, voilà, je m'appelle [*bruit d'objet qui tombe*]... Alvaro Pimenta. Je suis né le 18/03/1940, à... un petit village de Mogege, canton de Vila Nova de Famalicão au Portugal.

C'est quelle région du Portugal ? Essayez de préciser.

Ça se trouve à 30 kilomètres au nord de Porto, à 30 kilomètres au sud de Braga, entre Guimarães et Porto.

Est-ce que vous pouvez parler un petit peu de votre... famille et de votre... naissance et... votre vie au Portugal... avant de le quitter.

Bien sûr. Moi je suis né, de... je suis de... fils d'une famille de... d'agriculture, qu'on travaillait dans la terre. Plus tard, à 15 ans, je suis venu dans l'industrie, j'ai travaillé dans l'industrie... au Portugal et, à 25 ans, j'ai migré en France le 30 exactement, le 30 mai de 1965.

Parlons de votre période au... au Portugal. Est-ce que vous avez fait des... des études... expliquez-nous le... les... les... les tâches que vous avez accomplies a... avant de quitter le Portugal ?

Ça, c'est très intéressant, quand on me pose cette question, moi ça me fait plaisir de répondre. Mes études sont... elles ont été fait au travail. Moi je travaillais, je n'ai jamais été à l'école... Mes parents, ils m'ont payé mes études, le soir. Donc, mes études, j'ai le... mon certificat d'études, que je le faisais des cours du soir et, en fait, je l'ai eu, j'avais 17 ans.

Pourquoi n'êtes-vous pas allé à l'école ?

Parce qu'à l'époque, on n'était pas riches, on vivait pauvre et... l'école du Portugal des années cinquante, ça était pour les riches et pas pour les pauvres.

Vous étiez fils unique ?

On a été quatre. Moi j'étais l'ainé de quatre enfants.

Et vos... vos frères et sœurs sont allés à l'école ?

Mes frères et mes sœurs, plus jeunes, plus tard, sont allés à l'école. Moi, comme j'étais l'ainé, ça était pas le cas.

Vos parents étaient agriculteurs, qu'est-ce qu'ils cultivaient ?

Ils étaient, en fait, pas des agriculteurs, ils étaient des fermiers. On cultivait, à l'époque, le maïs, le seigle, le... les haricots, l'agriculture quotidienne, le courant, on faisait... on vivait de l'agriculture. Le bétail du... du... du... tout le bétail, on était de... de... des éleveurs, quoi.

Mais vous étiez propriétaires des... des... terrains que vous cultiviez ?

Et bien non, justement, nous étions des fermiers. On payait, à la fin de l'année, la... une rente en céréales à notre propriétaire... propriétaire de la ferme.

Vous vous rappelez combien d'hectares cultivaient vos parents ?

C'est énorme, je ne peux pas, vous imaginez. C'est très énorme, énorme. Je dirais, je sais pas, hectares ? Oh... plus d'une centaine. On en avait au moins... 10 têtes de bétail, on avait... Pfff [*souffle*]... c'était énorme.

Et, vous aviez des... des... machines pour travailler ? Qui... qui travaillait là avec vos... vos parents ?

Pfff [*souffle*]... à la méthode ancienne. Avec des bétails, avec les bœufs, avec les vaches... je vais pas... des... des machines de l'époque, je vais p... je suis en train de vous parler d'il y a soixante ans ! Alors ça a été la charrue, ça a été la... la charrue à bœufs, ça a été... ça a été les outils de l'époque. Il y avait pas... Après dans quelques années après, ça a commencé à devenir le tracteur, tout ça, ça a été plus... on est... on est... moi je n'étais plus à cette époque dans la... dans l'agriculture.

Vous avez aidé vos parents à travailler la... la terre, puis... après vous avez... vous êtes parti pour travailler ailleurs. Expliquez-nous à quel âge êtes-vous parti et pour quoi faire ?

À 13 ans, en fait 13,14 ans, je suis allé, je commençais à travailler exactement dans l'usine le 26 janvier de 1954, j'avais pas tout à fait 14 ans. Donc je commençais à

travailler, déclaré pour la sécurité sociale comme... [*souffle et rires*] comme petit... comme petit enfant... comme petit...

C'était une usine de quel type ?

Tissu. On faisait que du tissu Du... tissu. Du tissu. On fabri... on travaillait beaucoup de tissus pour l'Afrique. Angola, Mozambique.

Et vous avez... travaillé longtemps dans cette usine ?

Dans cette usine, j'ai travaillé à peu près huit ans... après je suis allé à l'armée, j'ai fait mon armée, quand je suis venu j'ai changé d'usine, j'ai changé de situation, mais je suis resté toujours dans le même... dans le même rame, de tissu. Dans... dans... dans une autre... jusqu'à 25 ans.

Et cette usine était située à quel endroit ?

Exactement au canton de Famalicão. Entre Guimarães et Famalicão, puisque je étais entre les deux cantons.

Vous dites que vous avez fait votre service militaire. Est-ce que vous voulez parler de ce service militaire ?

Oui, j'ai fait mon service militaire et... En 1961, je suis de la classe de... 61. Je... je suis rentré à l'armée le mois de juin, exactement le 19 juin 1961 et j'ai fini mon armée comme... comme tous les autres... même un peu plus, puisque j'ai fait mon armée à plusieurs casernes, j'ai fini comme caporal-chef... à Braga, en fin de... 62, quoi. J'ai fait dix-huit mois d'armée. J'ai eu la chance que je n'aie pas été mobilisé, comme ça a été le cas de presque tous mes collègues qui sont partis Angola. Et je ne suis pas... je n'ai pas été mobilisé par la chance que, j'ai acquis la... école de caporal-chef. Autrement tous ceux qui n'ont pas eu, n'ont pas été, caporal-chef, ils ont été

mobilisés Angola, Mozambique, Guinée-Bissau, c'est quand ça a éclaté la guerre en Afrique, avec le Portugal.

Vous avez donc été... libéré et vous avez donc repris une activité professionnelle après votre service militaire ?

J'ai continué exactement l'activité que j'avais avant. J'ai continué l'activité dans l'usine, exactement la même. Je restais jusqu'à 25 ans. C'est à partir de 25 ans, que j'ai décidé de prendre, si vous voulez un peu... la fuite, puisque je suis réfugié économique, non politique.

Vous dites que vous avez pris la fuite. Pourquoi prendre la fuite ?

Ben la fuite par des raisons économiques, parce que moi j'étais déjà assez bien placé mais on ne gagnait pas notre vie à l'époque. Et moi je voulais aller plus loin. Je voulais... je voulais gagner, je voulais mais... je visais à aller plus loin, ça ne me suffisait pas ce que je gagnais, puisque la vie était très chère à l'époque, on en avait, je crois, que 55% ou 45% du budget qui partait à l'armée, donc nous étions... nous étions, vraiment... mais tous... tous... tous, ça a été la crise presque comme... plus, beaucoup, beaucoup plus qu'aujourd'hui.

Monsieur Pimenta, quand vous avez décidé de partir, vous avez décidé de partir où et pourquoi faire ?

Ah ben j'ai décidé de partir en France pour améliorer un peu ma situation.

Est-ce que vous aviez un point de chute en France ? Est-ce que vous avez fait des formalités avant de partir ou est-ce que vous êtes parti... à l'aventure, seul, ou avec d'autres personnes ? Est-ce que...

Mais... bien sûr que il y avait un point de partie [*de chute*]. Tout le monde. On part pas comme ça, à la légère ! Je suis parti... quand je suis parti j'avais trois ou quatre

adresses dans ma poche, et mon adresse ça été à... comment ça s'appelle... rue... route de Pessac, à Mérignac, au bourg de Mérignac.

Vous aviez des amis, de la famille ?

J'avais... j'en avais, des arrières familiales, oui. Des cousins, des... des amis, avec qui je me suis... je... ils m'attendaient déjà, je savais que... qu'ils me recevaient.

Et est-ce que vous aviez... un... un emploi avant de partir, ou est-ce que vous pensiez trouver un... un emploi... est-ce qu'il... est-ce que vous pouviez quitter le Portugal sans... formalité ?

On ne pouvait pas quitter le Portugal sans formalité puisque, comme je vous ai dit, on venait clandestinement, c'est ce qu'on appelait « le saut ». On partait... sans... sans permission quelconque.

Est-ce que vous pouvez nous... nous raconter ce voyage ?

Très difficile. Je suis parti le 14... le 14 mai, je suis arrivé en France le 30... le 30 mai. J'ai passé seize jours en voyage.

C'était quelle année ?

65.

Pourquoi ce voyage a-t-il été si long ?

Il était si long parce qu'il y a eu un contretemps avec les passeurs, ça a été pas le cas tout le temps, avec moi ça s'est passé comme ça. C'est un cas... [*souffle*] ordinaire. Ça se passait comme ça. Ça fait que je devais prendre un... un voyage, et je n'ai pas pu le prendre [*bruits de musique*].

Nous reprenons la conversation avec monsieur Alvaro Pimenta. Monsieur Alvaro Pimenta, vous étiez en train de parler de votre voyage en France, en quittant le Portugal. Est-ce que vous pouvez... nous raconter à nouveau ce... ce voyage ?

Je reviens, si vous voulez, un peu en arrière. Donc, je suis parti le 14 mai, de... mon pays natal, et je suis arrivé à Bordeaux le 30 mai 65, ce qui m'a fait seize jours de voyage. Ces passages, ça ne se passait pas toujours comme ça, mais vu qu'il y a eu... un intercalage... c'est très... c'est très difficile à expliquer. Les passeurs, ça ne... ça ne correspondait pas comme ils voulaient, donc j'ai été obligé d'attendre une semaine de plus.

Et ce passeur se trouvait où ?

Ah ce passeur, vous savez, le passeur on ne le connaît jamais. Des passeurs, j'en ai connu plus de 30. Le passeur... le passeur, il y en avait un qui passait à un autre, et un autre qui le passait à un autre, ça se passe aujourd'hui la même chose. Et ça c'était... c'est marrant, parce que, c'est très marrant de... de... de me poser cette question, et moi aujourd'hui je me pose encore la question. Alors moi, j'ai passé. J'ai connu plus de 30 passeurs. C'est pas des passeurs, c'est des guides !

Racontez-nous plus en détail, si vous voulez, ce... ce voyage.

Ce voyage, je pars du Portugal, si vous voulez, à neuf heures et demi du soir. Et ben, je roule, je roule, je roule. Ben, au bout de deux heures, il y a quelqu'un qui me passe à un autre. Ben, moi j'ai commencé tout seul, quand j'arrive à la frontière d'Espagne nous étions déjà une douzaine. Et ben, c'est arrivé comme une fourmilière, quoi. C'est arrivé comme une fourmilière. On arrive à la frontière d'Espagne, il y a un autre qui reprend le flambeau. Après on roule trois, quatre heures et un autre qui reprend le flambeau. Finalement on arrive à un moment qu'on n'y comprend plus rien.

Et vous étiez, donc, dans un... un autobus ? Dans un... dans quel véhicule ? Et vous connaissiez... Est-ce que vous connaissiez les autres personnes ?

Ah ben non. On connaissait personne. On se... on se connaissait... on se... on se... on se connaissait à partir de ce moment-là !

Et vous étiez dans un autobus.

On roulait à pieds [*On marchait*] et on roulait en autobus. On roulait... on marchait beaucoup, beaucoup, la montagne, pour passer les frontières et, après, il y avait des points que on prenait des autobus. J'ai fait vingt-trois heures dans un autobus.

Est-ce que vous... risquiez d'être arrêté, qu'est-ce qui ce serait passé si vous aviez été arrêté ?

On ne veut même pas imaginer, on sait pas qu'est-ce que ça pourrait se passer... Ce qu'on sait, c'est que, à l'époque, c'est la... les autorités espagnoles nous a ramassé et nous remettait en arrière, on a été revenus en arrière et l'état espagnol, en plus, il serait indemnisé, par 500 escudos par chaque réfugié.

Vous étiez parti avec de l'argent ?

Pooh... toujours un fond... un fond de caisse quoi, argent de poche. Un argent de poche, pas plus. Mais il y en avait... il y en avait peut-être qui partait avec l'argent.

Et comment vous vous nourrissiez en chemin ?

Ah... tout était compris. Beh, c'était le passeur qui... qui... qui devait nous nourrir. Ben, on se... on mangeait plus ou moins.

C'est le premier passeur ou chaque fois il fallait payer un passeur différent ?

Non, non, non, non, c'est pas la peine je n'arrive pas je n'ai jamais arrivé à comprendre je ne comprendrai jamais. Ce que je comprends c'est qu'il y a bien une filiale. Ben cette filiale elle se passait comme ça comme ça se passe aujourd'hui.

... Comment aujourd'hui, parce que...

Parce qu'aujourd'hui, quand on voit ce qui se passe du Mali, de l'Afrique, de... de... de... de l'Arc [l'Arche] de Zoé... Quand on me p... Alors, aujourd'hui je comprends mieux. À l'époque, je ne comprenais rien. Aujourd'hui je comprends. Parce que, moi si je vous dirais que j'ai passé trois jours, le 27, le 28, ou le 28, le 29 et le 30 mai, que je tournais autour des Pyrénées, qu'il pleuvait, qu'il ventait, et qu'on tournait autour de la montagne et qu'un moment donné, on s'est dit, « *Mais qu'est-ce qu'on fait ?* » On croyait qu'on... qu'on marchait, qu'on marchait. Et ben non. On tournait autour pour passer le temps, parce que tellement il faisait froid, tellement il pleuvait, on ne pouvait pas s'arrêter ! Et alors, on tournait. On tournait en... en attendant que le temps passe. Et un moment donné, l'heure de partir est arrivée, donc on est partis. Et on est rentrés dans une ferme... du pays basque, je sais pas où c'est. Je sais pas où c'est... je sais pas où c'est. Et c'est de là qu'on est arrivés en France, à la frontière, qu'on nous a passé par... qu'on nous a mis à la station de... d'Hendaye. À la gare de Hendaye.

Et à la gare d'Hen... d'Hendaye, vous avez pris... un train ?

Une fois qu'on a été, qu'on a passé la frontière, l'état français nous recevait très bien. Il n'y avait plus de problèmes... Le problème c'est qu'il fallait pas que nous soyons pris en Espagne ! À partir du moment qu'on passait la frontière, on en avait un ticket chacun pour son adresse ! Moi j'avais un ticket pour la Gironde, pour Bordeaux. Moi j'ai rien payé. J'ai rentré dans le... dans le train, avec mon ticket, et j'ai sorti à Bordeaux. Les ordres, qu'on avait, de se présenter à la gendarmerie la plus proche, et de lui donner une adresse pour qu'on soit légal. Et on a été légal, avec un récépissé provisoire.

Et, arrivé à Bordeaux, on vous attendait ?

On ne m'attendait pas parce que le jour, ben quand... non ! On m'attendait, mais jamais, jamais le jour juste, quoi. On savait que, plus tôt ou plus tard [*tôt ou tard*], j'arrivais.

Donc, comment avez-vous trouvé, là, les... la famille ou les amis qui vous attendaient ?

Très simple. J'ai pris un taxi. J'avais l'adresse, je... je lui ai demandé de m'a... de m'amener. Je... je me rappelle pas. Au sentier... sentier de la charasse, au bourg, à Pessac. Et j'ai cherché monsieur... Machado, quelqu'un que... que je connaissais, que j'ai trouvé de suite.

Et alors là, comment... s'est faite votre... accueil et... les premiers jours de votre séjour en France à... à Pessac, enfin dans l'agglomération bordelaise ?

Ah, ah, ah [*rires*] ! Ben ça été le bidonville comme autrefois ! Comme... comme se passait... comme se passe aujourd'hui, ni plus, ni moins. Ben, je... j'ai quelqu'un qui m'a hébergé, je suis resté hébergé pendant vingt jours, avec lui. Il manquait pas à manger, il manquait pas à boire, il manquait le confort. Confort on s'en foutait puisqu'on ne l'avait pas avant ! Donc... c'est pas ça qui nous manquait, le confort. Ce qui nous manquait, c'est de trouver une situation au bout de huit jours ou quinze jours. Et ben moi, j'ai trouvé du boulot, j'ai trouvé... qu'est-ce qu'on a trouvé ? Je sors, comme je vous disais, je sortais d'une usine du Portugal. Je pouvais travailler avec les chemises blanches et... la cravate. Et en arrivant à Bordeaux, je suis allé trouver du travail au 32 rue de Belles îles, chez monsieur le Périot, l'entreprise Périot. La pelle et la pioche qui m'attendaient, il manquait pas de boulot et ben j'ai commencé à travailler... que, je crois, le 23 juin, déclaré, que j'ai fait un contrat d'un an avec l'entreprise Périot. Au bout d'un an, j'ai été légal, je ne devais rien ni au Portugal, ni à la France. J'étais légal, je suis allé au Portugal et là j'ai immigré légalement. Après, je suis venu légalement. Et depuis, je suis resté un homme libre, un homme légal.

Donc... vous avez trouvé du travail très vite. Donc, c'était une entreprise de... de quel type ?

Mais, Périot, c'est une entreprise, elle existe encore aujourd'hui. Ça a été l'entreprise qui travaillait pour... pour l'EDF. On faisait que de... que de la route ! De... des tranchées dans la route pour mettre le gaz, l'eau, l'électricité. On passait... je me suis passé un an à travailler avec la pelle et la pioche, à faire [faire] des tranchées dans les routes, dans le goudron, au mois d'août et piquer le goudron. Je vous signale aussi qu'il y en avait qu'on appelait mécanique, à l'époque, chez Périot, pour 270 ouvriers.

Et, vous avez parlé de... de bidonville, pourtant vous étiez hébergé de façon relativement... satisfaisante non ?

Le bidonville ça existait, ce n'était pas mon cas. Moi je vivais avec mes cousins, puisque le patron de l'époque, ils... ils embauchaient le salarié, il lui donnait des logements, mais des logements de baraquements, dans le chantier. Donc on était quatre par... par... par baraque de chantier et alors, à ce moment-là, il y en avait un de plus ou un de moins, on se débrouillait comme ça, il y avait pas de problème. Quand je vous ai parlé des bidonvilles, je vous parlais de Mérignac. Je vous parle d'autres, par-là, qu'il y en avait à l'époque.

Et ce n'était pas votre cas...

Ce n'était pas mon cas.

Voilà. Donc, restons à votre cas !

Donc... au bout de... d'un an de... de travail, dans cette entreprise, vous êtes retourné au Portugal. Pourquoi ?

Ben, je suis retourné au Portugal, moi je dirais même... je dirais même pas un an, je dirais même quatorze mois. Je suis resté quatorze mois et au bout de quatorze mois, j'avais la nostalgie de mon pays, je suis allé au Portugal. Et j'avais 26 ans à l'époque, je suis rentré à 25, j'avais 26, j'avais ma fiancée. Ben je suis allé, je me suis marié et... je me suis... passé deux mois de vacances et au bout de deux mois, je... j'ai repris mon travail. Je suis revenu en France, avec mon passeport, avec mes papiers, tout légal, tout légal. Je suis rentré comme en immigré quelconque d'aujourd'hui, ou comme un autre immigré.

Vous avez pu re... revenir, donc... avec des... des... des papiers, ce que vous n'aviez pas lors du premier voyage. Donc, vous avez pu avoir ces papiers parce que vous aviez un emploi, c'est ça ?

Exactement. Puisque, à partir du moment que j'ai compris [*conclu*] un contrat, que j'avais une carte de séjour, que j'avais une carte de travail, l'État portugais ne pouvait... et j'avais un domicile, l'État portugais ne pouvait plus me refuser ma documentation en passeport légal, en passant par l'émigration.

Quand vous êtes arrivé en... en France, est-ce que vous parliez un petit peu le français ?

Non, rien du tout.

Comment avez-vous fait alors ?

Comme les copains ! Et comme on apprend aujourd'hui. Et beh, en faisant des signes et... en plus ça a été pire qu'aujourd'hui, puisque, aujourd'hui c'est pas le cas, c'est pas des Portugais qui manquent. Moi, j'ai marché pendant 10 kilomètres sans trouver un Portugais, à l'époque. Ce que j'ai beaucoup appris, mon français, c'était avec les Espagnols, républicains, avec qui je travaillais beaucoup, en parlant l'espagnol, par l'espagnol, par le biais de l'espagnol, j'apprenais le français. Autrement dit, je lui posais des questions en espagnol, ou en portugais, comme il

nous comprenait en... et je... j'apprenais le français avec eux. C'est avec eux que j'ai appris le français.

Donc, vous êtes retourné à... au Portugal, et... au bout de quatorze mois, et vous vous êtes... marié. Et, donc, votre... que s'est-il passé ? Vous êtes rentré en France avec votre femme ?

Et ben, je me suis marié. Je suis revenu en France tout seul, comme d'habitude. Et au mois de... ça... ça... ça passait. Je me suis marié juste avant au mois d'octobre. Je suis...

[coupe] Quelle année, c'était ?

De... toujours... Là, ça a été 66. Je suis rentré au mois de... octobre, en 66... Je suis resté deux mois, je suis allé passer huit jours de vacances à Noël, et je suis revenu tout seul. Et en 68, je suis revenu au pays, puisque... tout le monde se rappelle des événements de 68. On est partis, on avait peur, la grève de 68. On est tous partis. En arrivant au Portugal, je suis resté encore, un bon mois et demi, puisqu'il y avait la grève de 68, et à ce moment-là, j'ai fait émigrer mon épouse et on est rentré en 68, j'ai emmené mon épouse.

C'était pas possible de... de l'amener plus tôt ?

Si, c'était possible, mais pour moi c'était pas le cas, puisqu'il fallait des conditions, et je ne les avais pas. Et... comme vous posez la question, je n'étais pas préparé, je parlais très peu le français, il me fallait des maisons, il me fallait des situa... il fallait assurer la situation, puisqu'il y avait déjà un enfant... avec... elle avait déjà un enfant avec 11 mois. Donc, il fallait trouver des conditions pour elle et pour... et pour mon fils.

Donc, en... en 68, vous êtes... revenu sur Bordeaux avec votre femme. Que s'est-il passé à ce moment-là ?

Et ben, en juillet je suis rentré, c'était en... en juillet, en juillet 68, à la fin de la grève de 68, j'avais... je suis allé habiter au 9, rue Sanche de Pommiers à Bordeaux, avec un Espagnol qui m'a... cédé sa... sa chambre, et une cuisine, où j'ai vécu, là, pendant quatre ou cinq mois jusqu'à trouver un petit logement ici à Léognan, et que je suis venu ici, exactement, le 1er novembre de 1968, à Léognan, que j'ai trouvé un petit appartement, très, très, très, très modeste, mais c'est comme ça que je commençais, de petit à petit, petit à petit...

Et du point de vue travail, vous avez continué à travailler dans la même entreprise ?

Oh non ! Le travail, c'est pas ce qui manquait à l'époque. Moi, pour 10 centimes, je changeais de patron. Et ben moi, je changeais... de patron, et j'allais à un autre, il me donnait 20 centimes de plus, et beh... c'est pas de travail qui manquait à l'époque, comme aujourd'hui, c'était pas le cas. Ça fait qu'en 68... je quittais... Ah non, j'ai fait mon contrat chez Périot dans la terre, puisque ça été obligé. Moi je n'avais pas le choix. Soit fa... soit il fallait aller à la terre, soit il fallait au peigne. Donc une fois que j'ai été libre de mon contrat, quand mon contrat était fini, après j'ai été libre de chercher du boulot où... où ça bien me semblait. Ou chez quelqu'un qui embauchait. Et c'est là que je commençais à rentrer après dans le bâtiment, dans ce que je souhaitais, et c'est... et c'est à partir de là que... que... que je commençais à... à voyager un peu plus... un peu plus large, quoi, et à chercher quelque chose de toujours... à améliorer ma situation.

Est-ce que vous pouvez parler, un p'tit peu, de cette période après... 68, les divers travaux, le... l'employeur et... où est-ce que vous avez vécu et comment s'est... s'est fait, petit à petit, votre intégration en France ?

Mon intégration, c'est justement, à partir de 1968, je suis venu à Léognan. Je me suis fait embaucher dans le bâtiment, je suis venu bâtiment jusque... je... on va y arriver ! En soixante... dix [70], j'étais... j'étais déjà... je suis devenu maçon. En 71, j'étais déjà chef d'équipe. En 79... En 75, je suis devenu chef de chantier. Et 79...

Chef quoi ?

De chantier. Chef de chantier.

De chantier, chef de chantier !

Oui, oui chef de chantier, oui.

En 69, je me suis mis à mon compte, comme... entrepreneur dans la maçonnerie. Et... voilà ma vie, et... et... et... depuis 79, de 79 jusqu'à 2003, je travaillais à mon compte, j'ai monté une entreprise, petite, mais qu'elle existe encore aujourd'hui.

Et vous avez eu... combien de... d'employés dans cette entreprise, et que... qu'est... qu'est-ce que vous construisiez ?

Mon entreprise c'est resté toujours une entreprise familiale. Je n'ai jamais eu des ouvriers, j'ai eu des apprentis, des pré-apprentis. J'ai créée des apprentis, des pré-apprentis et... j'ai travaillé avec mes enfants. Je restais toujours, j'ai plutôt voulu rester petit et... chez moi, que grand chez les autres. J'ai travaillé, je me suis acquis une clientèle. Je ne travaillais jamais, jamais, en sous-traitance. Je ne travaillais jamais pour les autres, je travaillais pour MA clientèle, avec mes enfants, quand ils avaient pas de boulot, et quand ils avaient des vacances, au lieu d'aller... tourner par-ci, tourner par-là, ils allaient travailler avec moi.

Et quelles étaient vos... vos relations avec le Portugal pendant toute cette période d'entre 68 et 79, et... même plus tard ?

Les relations, moi je venais au Portugal avec mes enfants tous les ans, passer un mois de... un mois de vacances, comme tout le monde. Mes relations, elles se sont perdues petit à petit, petit à petit, parce que ce qui m'a fait créer, après, beaucoup de relations avec le Portugal c'est beaucoup, beaucoup plus tard, quand je commençais à rentrer dans la vie associative et dans la vie politique, puisque je

vous parlais de 79, que j'ai monté une entreprise, mais en même temps, dans la même année, j'ai monté une association, qui s'appelle l'Association Franco-portugaise...

Bien souvent, quand on parle des... des immigrés, y'a... y'a le désir de revenir au pays. Est-ce que ça été votre cas ?

Ça a été mon cas, c'est le cas de tout le monde. Tout le monde passe par là. Ça, ça s'appelle le souvenir, ça s'appelle la nostalgie. Moi, je me suis dit toujours, je viendrai au pays, comme il y en a beaucoup qui le disent aujourd'hui. Moi, aujourd'hui je ne dis pas ça, parce qu'il a fallu qu'un moment donné que nous prenions décision. Après nous avons des immigrés qui sont plus ou moins nostalgiques que d'autres. D'autres, qui rêvent toujours de son pays, mais moi, avec mon épouse et mes enfants, nous arrivons à un moment donné que nous étions obligés de prendre une décision. Et cette décision ça ne se prend pas si vite, ni à la légère. Elle se prend à un moment donné, c'est ce que j'ai fait en 1988. J'ai pris la décision de demander ma nationalité et de devenir français.

Et pourquoi avez-vous pris cette décision ?

Parce que... moi, je serai toujours un immigré, je serai toujours un Portugais, mais moi, je suis un Portugais intégré. Je me suis intégré à la France. Je dois... je dois beaucoup à la France, je ne vois pourquoi je me suis... donné en France et qu'est-ce que je vais faire au Portugal, puisque j'ai tout perdu au Portugal. Je n'ai plus de famille, je n'ai plus rien. J'ai mes enfants ici. Qu'est-ce que je vais faire au Portugal ? Le Portugal, pour moi, c'est un pays d'origine. Le Portugal, pour moi, c'est toujours MON pays d'origine. La France, c'est mon pays actuel. Pour moi j'ai... j'ai la double nationalité, je ne peux pas entendre... comment dirais-je... Je ne peux pas entendre dire mal ni du Portugal, ni de la France.

Donc, à... à un certain moment, vous avez donc décidé d'avoir une activité associative... et même après vous avez parlé d'activité politique est-ce que

vous pouvez nous parler de ces diverses activités liées à l'association, aux associations et peut-être à la politique...

Mais... c'est comme je vous ai dit tout à l'heure. En 79, il fallait intégrer. Pour intégrer il fallait quand même que la société française nous aide. A un moment donné, je remercie beaucoup à la... la municipalité de Léognan qui nous a tous regroupé et nous a encouragé à la intégration. Et ça fait que c'est à partir de là qu'il nous a encouragé à monter une association. Et comme Léognan c'est une ville beaucoup... vignoble les gens y travaillent la plupart à la vigne donc il y en avait très peu qui travaillaient au bâtiment. Moi j'en étais un. Et c'est à partir de là qu'on a monté cette association et c'est cette association-là qui m'a beaucoup, beaucoup aidé, qui m'a beaucoup ouvert les yeux, qui m'a beaucoup intégré et qui m'a beaucoup fait connaître..... la France, la vie associatif... le... le public ce qui qui m'a donné beaucoup, beaucoup, beaucoup de valeurs.

Quel était le... le rôle de cette association... Elle... c'est une association pour quoi faire ?

Cette association, elle existe encore aujourd'hui ce n'est plus une association, c'est plutôt, moi j'appellerais plutôt une constitution. Elle aura 30 ans, le 23 novembre prochain. Cette association, elle a commencé par l'intégration...

Comment s'appelle cette association ?

L'Association Franco-portugaise. Elle est devenue une association... de la loi 1901, comme toutes les autres. Ça été une des associations portugaises, des premières à être créer dans la Gironde, et c'est depuis là qu'on a commencé à faire des cours sur l'Association Franco-portugaise, de façon qu'on puisse travailler avec les Français et les Portugais, pour l'intégration. Nous avons fait des cours de portugais, nous avons fait des cours de français. Et c'est depuis là que nous avons commencé à travailler, à travailler, nous avons toujours gardé ces cours de portugais, ces cours de français pour ceux qui... qui... qui... qui ont besoin de français. Nous avons le

folklore ! Le folklore portugais de l'Aquitaine, il est né à Léognan, c'est ici que ça a été monté, le premier groupe folklorique. Et... aujourd'hui... aujourd'hui, cette association elle est... elle est... elle a... c'est une des grandes associations de Léognan, parmi 123 associations à Léognan et c'est une association, qu'à un moment donné, à partir de 1987, elle a joué un grand rôle pour le jumelage avec Joane et Léognan. Que nous sommes jumelés depuis 1997, par le biais de l'association, bien sûr, par le biais d'Alvaro Pimenta, puisque comme président et comme connaisseur de... de... de la culture portugaise, on a fait ce jumelage, qu'aujourd'hui on... on s'est beaucoup enrichis, que nous pourrions dire qu'il y a plus de 1000 Léognanais qui sont allés au Portugal, et vice-versa, par le biais de ce jumelage.

Donc vous êtes jumelés avec une... une ville du... Léognan, s'est jumelé avec une ville du... du Portugal. Est-ce que vous pouvez... nous... nous parler de cette ville portugaise ?

Bien sûr, je peux. Léognan, aujourd'hui s'est même jumelée avec trois villes. Mais la première, c'est... c'est la ville portugaise. C'est là, quand je vous ai parlé, tout à l'heure, de ma vie politique, la vie associative et la vie politique. Moi, en 88, je suis devenu français. Mais en 79, étant donné que... on a monté l'association, 81 je suis rentré dans... dans la vie politique. Je suis rentré et je suis adhérent au Parti Socialiste. Et... on avait une... une municipalité, ici, que ça ne tourne pas bien. L'association elle est restée un peu en veille, puisque... la... le pouvoir public, ça ne nous aidait pas à grand-chose, de l'époque. Il s'avère que, en 1995, le pouvoir politique a changé. À partir du moment que ce pouvoir politique a changé, la vie associative de l'Association Franco-portugaise, elle a... elle a... elle a pris un saut. Un grand saut. Et c'est de là qu'à partir de 1995, la nou... la nouvelle municipalité, celle d'aujourd'hui encore, qui s'est adressée à moi, en me disant, « *Monsieur Pimenta, vous à nous, nous voulons nous ouvrir à l'étranger. Vous, étant donné que vous êtes le président de l'Association Franco-portugaise, nous voulons nous ouvrir vers le Sud. Alors vous allez...* » On m'a confié cette mission, et ben je me suis adressé au Portugal, en me disant; « *Trouve-nous une ville avec les mêmes*

équivalences, bien sûr ! » Voilà que je me suis adressé au Portugal. Bien sûr chercher les villes, que ça m'intéressait aussi ! Ça... ça... ça va de soi ! Mais fallait trouver une ville avec les mêmes équivalences, que j'ai trouvé la ville de Joane, qui appartient à mon canton, Vila Nova de Famalicão, qui se trouve exactement entre Guimarães et Famalicão. Une ville de 9 000 habitants, une ville à peu près avec la même équivalence d'ici, qui, depuis... on a fêté le 10 ans d'anniversaire l'année dernière. C'est... c'est une joie. C'est une joie quand les Français vont là-bas. Et c'est une joie quand les Portugais viennent ici, tous les ans.

Donc, quelles sont les... les... les activités principales dans le cadre de ce jumelage ?

Il y en a beaucoup, il y a des échanges culturels, il y a des échanges sportifs, il y a le tourisme, il y a l'amitié, il y a la gendarmerie, il y a les motos, il y a plein, plein, plein de gens qui... qui ont fait des échanges. Des échanges de... l'amitié. On reçoit là-bas, on nous reçoit dans les... dans les maisons, dans les particuliers. Quand ils viennent ici on reçoit aussi dans le particulier, ça fait des échanges, ça fait des convivialités, c'est... c'est très riche quand ils viennent ici. Chaque fois, un autobus plein avec 40, 50 personnes, et ben, nous, réciproquement, nous allons là-bas et c'est la fête. Là-bas, nous le font... exactement entre le 4 juillet, c'est... c'est un jour anniversaire de la ville, quand elle est devenue ville, et nous, ici, on le fait toujours par la fête des vendanges, la fête de la ville. Ça fait qu'il y a toujours ces échanges entre les deux villes. Joane et Léoignan.

... Donc, vous... vous avez évoqué, aussi... bon ce... ces... ces... ce jumelage. Vous considérez que c'est une activité de type politique ? Ou vous avez eu a... a... après, assumé d'autres fonctions à caractères... politique ? Est-ce que vous pouvez nous... nous parler de cette évolution de... de l'associatif, vers le politique ?

Oui, bien sûr. Bien sûr. L'association et le jumelage, ça n'a rien de politique. Moi je suis rentré dans la vie politique parce que j'aime la vie politique. Moi, quand je dis la

vie politique, ça veut dire que, ne mélangeons pas la laine avec la soie. Le jumelage, c'est une chose. La politique c'est une autre, puisque, c'est... je ne suis pas devenu conseiller municipal en 95, puisque y'avait un contentieux de... des... des pouvoirs publics. Mais je suis quand même devenu... conseiller municipal à Léognan, en 2003. Et je suis devenu conseiller de... l'Assemblée de la République des Portugais à l'étranger en 2003 aussi. Donc moi, il fallait que je joue un rôle dans la politique. Mais, Alvaro Pimenta, rien d'autre ! Moi je pense que j'ai le droit à avoir mes opinions politiques !

... Parlez-nous un p'tit peu, si vous voulez, donc, de... de... de cette assemblée... portugaise, là, je... je... je sais pas exactement ce que ça représente et comment ce... ce... cela fonctionne. Bon, je comprends, vous avez été conseiller municipal, donc vous jouez un rôle au sein de la municipalité de... de Léognan. Mais... vous êtes aussi... représentant... portugais, d'une certaine façon, et comment ça s'est... s'est fait, si vous voulez, cette ce... ce... ce lien ?

Ce lien, c'est très simple. Je suis devenu conseiller municipal de Léognan, de la République française, en 2001. Et, en 2003, il y a le conseil de la communauté portugaise, le conseil des... à l'étrang... de la... de l'assemblée, de la république à l'étranger en 2003.

Qu'est-ce que c'est que ce conseil ?

Ce conseil c'est, les Portugais nous sommes une communauté à l'étran... La France elle a le même organisme à l'étranger. Nous sommes... si vous voulez, 4 millions et demi de Portugais dans le monde entier. Ces 4 millions de Portugais, ils en ont un assemblée de la république, consultatif. Nous y sommes... à l'assemblée de la république, consultatif. Nous y sommes... huit en France, nous sommes... Il a baissé, parce que j'ai été réélu aussi, là, en 2008. Il y a eu une restructuration. Nous étions 100 dans le monde entier et nous sommes devenus 70, 73, peu importe. Donc, nous représentons l'immigration à l'étranger. Je suis le représentant de la communauté portugaise du grand sud-ouest. Ça représente quand même... 19 départements. Et

ça représente la aeria [*l'aire*] consulaire de Bordeaux et Toulouse. Ce qui fait... qui représente à peu près 150 000 Portugais.

Et comment avez-vous été... élu et comment vous vous êtes engagé dans cette voie ?

[*soupire*]... Parce qu'il y a la loi qui est passée, que ça s'appelle la loi 96... la loi 96, cette loi qui est... qui est... qui est sortie, du... du... du gouvernement portugais. Il fallait des élus à l'étranger. Donc moi j'ai été candidat, je me suis porté candidat en 2003, on a été trois. Il y en a une candidate que vous connaissez bien, que c'était madame De Oliveira, qu'elle était candidate contre... contre moi, non, elle était candidate, en 2003. Et donc moi j'ai été élu en 2003. Elu par les Portugais, de la diaspora. C'est tous les Portugais qui sont dans la région, dans l'aéra [*l'aire*] consulaire qui élègent [*choisissent*] son élu. Moi je suis... j'ai à peu près l'équivalence, si vous voulez, d'un député, mais, à l'étranger. La France, elle a exactement, puisque je me suis renseigné cette année, elle a le même organisme à l'étranger. Donc je suis élu en France et je suis élu au Portugal.

Et, en quoi consiste votre... votre travail d'é... d'élu du Portugal ?

Je suis... Ça représente... ça... ça consiste que je suis le représentant du Portugal en France, politique. Nous avons le représentant diplomatique, c'est le consulat du Portugal. Lui, c'est le représentant diplomatique. Et moi je suis le représentant politique.

Et quels sont les... les... les problèmes principaux auxquels vous êtes confronté, que vous avez à régler, auxquels vous vous intéressez ?

Beaucoup, oui. Seulement on ne peut pas, on ne peut pas tout résoudre, on a... ce que nous sommes là. Nous sommes un élu. Je suis un élu de la ville de Léognan et je suis un élu de l'assemblée de la république portugaise. Je suis le... élu à côté du consulat du Portugal, puisqu'il est diplomate. Nous on doit informer, nous travaillons

par des commissions à l'assemblée de la république portugaise. Nous travaillons en commissions de voir ce qui se passe avec notre immigration, de ce qu'elle a besoin de... des problèmes. Nous faisons beaucoup le conseiller social, quand il y a des problèmes. Nous essayons de communiquer, d'avoir des relations avec l'État, le pouvoir public français. Nous... nous n'avons pas le droit d'intervenir dans le point juridique. Mais nous avons le droit d'intervenir dans le... dans le social. S'il y a des cas social, ça m'est arrivé d'aller voir un maire, d'aller voir... un conseiller social, un... même du juridique, pourquoi pas. Simplement, on n'a pas le droit d'in... de... de... Nous sommes... nous sommes un pouvoir consultatif, nous sommes là, nous faisons l'intermédiaire entre le pouvoir français et le pouvoir portugais.

Quels sont les... les problèmes principaux que... que rencontrent les... les immigrés portugais en... en Aquitaine ou dans le grand sud-ouest, puisque c'est votre zone d'intervention ?

Le problème d'aujourd'hui, c'est comme les Français, le problème aujourd'hui c'est tout. C'est le manque de boulot, c'est le manque de travail, c'est le manque de logement. Il y a beaucoup de problèmes sur l'administration. Sur l'administration, c'est énorme. Parce que quand... vous savez, qu'aujourd'hui nous y sommes dans la... dans la... Non, soit dans la mondialisation, dans la globalisation, aujourd'hui un Portugais comme un Français, vous savez qu'il y a 13 000... 13 000 Français au Portugal, qu'il y a des représentants comme moi, des Français au Portugal, donc le problème, aujourd'hui... en France, pour l'immigration portugaise... [souffle] c'est comme le problème des Français. Un Portugais, il arrivait ici, il demande du travail, il peut trouver du boulot, s'il en a. S'il en a pas, il est comme le Français. Comme un Français, il arrive au Portugal, c'est pareil. Alors le problème qu'il y a, c'est... quand il arrive ici, nous avons une crise énorme partout, ils arrivent ici, ils cherchent du boulot, mais... Premièrement avant d'avoir du travail, il faut un compte bancaire il lui faut un logement et, après, on lui tr... il lui faut un numéro de sécurité sociale, bon, bien sûr, ils l'ont, soit là, soit ici... Mais le problème se pose surtout... surtout par le logement. C'est que c'est très difficile d'avoir un logement. Et ce logement... je trouve que c'est injuste, parce que ça c'est du social, c'est là où je me bats, et pas

plus tard qu'aujourd'hui, hier, je me bats contre le logement par-là... des... des gens qui ne l'ont pas. Parce que, pour trouver un logement, aujourd'hui, il faut deux mois de caution, et le logement vous savez combien ça coûte, qu'ils ont augmenté, presque du simple au double en... en trois et quatre ans, quoi. C'est le problème qui trouble l'immigration, qu'elle soit portugaise, espagnole n'importe laquelle... moi je dirais même, là, européenne.

Et... et comment êtes-vous sollicité, et quelle... quelle est votre possibilité d'in... d'intervenir... en tant qu'élu auprès des... des autorités françaises ?

J'ai aucune possibilité, j'ai un accès, par ma... par mon poste, je me présente, on m'écoute, j'ai aucun droit, on m'écoute. Je suis mieux reçu que n'importe quelqu'un, puisque je me présente comme un conseiller de la communauté portugaise, je suis conseiller à Léognan, je suis président d'une association. On me fait un certain crédit, mais autrement, je n'ai pas de... je n'ai pas de pouvoir, pas plus qu'un autre. Après, j'ai beaucoup de connaissances, vous savez que ça joue beaucoup, la connaissance. Moi je vais, je m'adresse à des châteaux, par-ci, par-là, par ma connaissance, bien sûr s'ils en ont. Je serais plus vite servi que parfois des gens qui ne connaissent pas.

... Si... si l'on parle, effectivement, de... de... de la communauté portugaise, ça... ça... ça... ce n'est plus votre itinéraire, forcément, personnel mais, je veux dire, que... Cette communauté portugaise, est-ce qu'elle a pris la nationalité française dans sa majorité, ou est-ce que... quelle est la... la part de ceux qui rentrent au Portugal, qui restent en France, est-ce que vous pouvez dire un mot, là... à ce sujet ?

... La communauté portugaise, elle est... On en rencontre tous les ans avec l'ambassade, les élus d'origine portugaise. Moi, comme je suis d'origine portugaise, nous avons commencé en 2002, nous étions 330 élus portugais d'origine portugaise. En 2008, nous sommes passés à 4005... Bon, nous sommes passés à 4500.

Vous voulez qu'on arrête, on arrête. Si vous voulez vous nous donnez des informations tellement intéressantes que ce serait dommage d'arrêter tout de suite [rires].

Bon, alors, on en était, si vous voulez, à... à... à... parler si vous voulez de votre... de votre... rôle, en tant que représentant de la communauté... portugaise dans le grand Sud-Ouest... Donc... est-ce que ce... ce rôle vous amène à faire des... des voyages fréquents au Portugal ?

Oui, je vais souvent au Portugal. Je vais souvent au Portugal dans le cadre de... de mon élection. Je vais [à l'] assemblée de la république deux ou trois fois par an. Je vais à Paris, aussi... dans le cadre de mon élection du conseil de la communauté portugaise. Nous étions tout à l'heure en train de parler, je voulais vous répondre à la question, sur la question de la proportion de Portugais en France. Donc, voilà, comme je vous disais, nous étions... 330 du premier mandat... le premier mandat. Nous sommes... 450 du deuxième mandat. Et, nous avons une rencontre, aussi, à Paris, les élus d'origine portugaise avec l'ambassade du Portugal, qui nous tient au courant de tout... toutes les statistiques, des Portugais. Aujourd'hui, nous sommes... entre... nous pourrions dire que nous y sommes un million et demi, si on cherche vraiment le maxi de Portugais en France. Mais de ce million et demi, la moitié, il y a 51 % qui sont français. Il y a 49 % qui sont portugais. Il y a 34 %, oui 34 %, qui sont déjà français d'origine portugaise. Donc, si vous voulez, aujourd'hui, des Portugais... des Portugais... Portugais en France, nous y serons que dans les 450 000.

Et en Aquitaine ?

En Aquitaine, nous avons, à Bordeaux, 6 000 Portugais. Gironde, 13 000. La région consulaire de Bordeaux... dans le... 60 000. Ce qui atteint, à peu près, 10 départements, et... maintenant, c'est... c'est... tout est ensemble, la région consulaire de Bordeaux et Toulouse, ce qui fait Pyrénées, et puis on... les Toulousains, ce qui fait à peu près dans les 140 000 à 150 000 Portugais, dans les 19 départements.

Comment con... considérez-vous le... l'évolution du... du Portugal à travers les... les divers voyages que vous effectuez... les séjours dans... dans votre pays de... d'origine ?

C'est beaucoup, beaucoup, beaucoup. Le Portugal a beaucoup, beaucoup, beaucoup évolué. Beaucoup évolué, mais... nous... nous... nous sommes en train de parler de 40 ans d'histoire. Faut... faut... Surtout le Portugal a beaucoup évolué à partir du... de la révolution... de la révolution de... 1975, il a évolué de plus de 100%. Aujourd'hui, le Portugal, c'est un pays exactement la France, simplement, il est 5 fois plus petit. C'est un pays comme la France, ni plus, ni moins. Le Portugal a 11 millions d'habitants et la France a 60, 60 et quelques. Le Portugal fait 91 000 kilomètres carrés. La France fait 555, ça fait un cinquième. Donc le Portugal c'est exactement la France... Je dirais même le Portugal, aujourd'hui, sans... je le dis sans... sans... comment dirais-je, sans... sans arrière-pensée, sans... je vois des choses beaucoup plus évoluées et d'autres non.

Pour... pour terminer, monsieur Pimenta, est-ce que vous pouvez, bon, effectivement, faire... faire un... un bilan, si vous voulez, de... de... de votre expérience personnelle. Est-ce qu'il y a des choses que vous aimeriez dire, en tant que... que... que témoin de l'immigration portugaise en Aquitaine ?

Moi, comme... comme synthèse, ce que je pourrais dire, c'est que... je n'ai jamais pensé arriver au point où j'en suis arrivé. Parce que quand je pense que je suis né dans la poussière, que je suis venu dans la poussière et que, aujourd'hui, pff [*souffle*]... c'est pas que je sois, m'enfin, je suis quand même devenu un... un petit homme public. Que je siège au conseil municipal de Léognan, que je siège... que je siège à l'assemblée de la république française, que je vais au Sénat en France... Enfin [*se corrige*], que je siège à l'assemblée de la République Portugaise, que je vais au Sénat en France, que... Je ne m'attendais pas à ça ! Je tiens à tirer une conclusion que j'ai... j'ai... j'ai une... une... une carrière, une carrière brillante et que je souhaite à tout le monde que ça soit pareil. La vie associative, que ça m'a beaucoup enrichi. Aujourd'hui, j'ai des invitations partout, par le maire de Toulouse,

par le... par les grandes municipalités, par le maire de Pau, Bayonne, Bordeaux. Je vais partout, je n'arrive pas à fournir... j'suis... je n'ai jamais pensé que je serai arrivé à ce point-là. Et c'est ce que je souhaite à tout le monde, que ça soit... comme moi !

Monsieur Alvaro Pimenta, je vous remercie de... de cet entretien qui a... qui a donc été réalisé par Aurélie Viader et Raymond Arnaud à Léognan, le 16... avril 2009.

Merci à vous.